



# “ L’empoisonneuse empoisonnée : Les impératrices et le poison ”

Eric Limousin

## ► To cite this version:

Eric Limousin. “ L’empoisonneuse empoisonnée : Les impératrices et le poison ”. L. BODIOU, F. CHAUVAUD, M. SORIA. Les vénéneuses, figures d’empoisonneuses de l’Antiquité à nos jours, Presses Universitaires de Rennes, p. 167-177., 2015. hal-01247442

**HAL Id: hal-01247442**

**<https://hal.science/hal-01247442>**

Submitted on 22 Dec 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'empoisonneuse empoisonnée : l'impératrice et le poison<sup>\*</sup>

« La plupart des gens soupçonnent que du poison lui fut versé au gynécée », c'est par cette phrase de Léon le Diacre que les historiens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle expliquent la mort de l'empereur Romain II en 969<sup>1</sup>. Malgré la rareté des mentions d'empoisonnement dans les chroniques byzantines, l'historiographie a tôt fait de créer des lieux communs commodes sur tel ou tel personnage qu'ensuite les sources postérieures et les études répètent à l'envi<sup>2</sup>. Dans le cas bien particulier de l'empoisonnement, crime spécial s'il en est, il est également attendu que ce soit une femme qui utilise cette arme<sup>3</sup>. Dans la construction du *topos* historiographique, le choix de la femme en général et de l'impératrice en particulier marque l'aboutissement d'un processus d'écriture de l'histoire où se mêlent tradition issue des sources et atmosphère littéraire. En effet, l'histoire de Byzance souffre et profite à la fois d'une imagerie créée par une littérature populaire. Il est intéressant [168] d'étudier comment à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'orientalisme s'est acharné sur la figure de l'impératrice la chargeant plus encore que les empereurs de tous les vices traditionnellement attribués aux orientaux. Dans le cas de l'empoisonnement qui nous occupe ici, il faut donc ajouter à la lascivité et à la débauche « classique », la fourberie et la duplicité indispensables à l'usage du poison<sup>4</sup>.

C'est pourquoi, il est donc nécessaire de démêler les écheveaux de la création littéraire et historique pour comprendre comment ces lieux communs ont pu façonner l'image que l'on a de la société byzantine. Ensuite, il faut remettre les choses à l'endroit et donc commencer par le début. L'historien doit chercher à établir la réalité des empoisonnements impériaux à travers le témoignage des sources et l'étude de la transmission d'une tradition

---

<sup>\*</sup> L'œuvre de Jean Skylitzès est disponible dans JEAN SKYLITZES, *Synopsis historiarum*, éd. I. THURN, Berlin-New-York, 1973 (CFHB V) et dans la traduction française, JEAN SKYLITZES, *Empereurs de Constantinople*, Trad. et comm. J.-C. Cheynet, B. Flusin, Paris 2003. (« Réalités byzantines », 9).

Pour les œuvres de Psellos, ont été utilisées les éditions suivantes :

- MICHEL PSELLOS, *Historia Syntomos*, éd. et trad. angl. J. AERTS, Berlin 1990 (CFHB 30),
- MICHEL PSELLOS, *Chronographie*, éd. et trad. E. RENAULD, Paris, 2 vol., 1967, 2<sup>e</sup> éd. (« Les Belles Lettres Collection Byzantine »),

Pour Léon le Diacre, le texte grec est celui de la Byzantine de Bonn, LEON LE DIACRE *Leonis Diaconi Caloensis Historiae libri decem*, ed. C. B. HASE, Bonn, 1828 (CSHB XXX) et la traduction anglaise d'A. M. TALBOT, D. SULLIVAN, *The « History » of Leo the Deacon : Byzantine military expansion in the tenth century*, Washington, 2005.

<sup>1</sup> LEON LE DIACRE, p. 31, DIEHL Ch., *Impératrices de Byzance*, Paris, 1960, p. 111. Il s'agit en fait de la réédition, 16 ans après la mort de l'auteur, des portraits d'impératrices contenus dans *Figures Byzantines*, vol. I, 8<sup>e</sup> éd., Paris, 1920, p. 223 ; BAILLY A., *Byzance*, Paris, 1939, p. 236-237 ; SCHLUMBERGER G., *Un empereur au X<sup>e</sup> siècle Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 252-253 qui ajoute, p. 3, pour faire bonne mesure, la même accusation au moment de la mort de Constantin VII Porphyrogénète sans citer les sources.

<sup>2</sup> Voir également la création du mythe historique de Basile II le Bulgaroctone et de l'aveuglement des prisonniers bulgares, STEPHENSON P., *The Legend of Basil the Bulgar-Slayer*, Cambridge, 2003, p. 81-96.

<sup>3</sup> QUINTILLIEN, *Institutiones Orationes*, V. 10, p. 134, oppose le crime de poison des femmes au meurtre par les armes des hommes, cité par COLLARD F., *Le crime de poison au Moyen Age*, Paris, 2003, p. 111-117.

<sup>4</sup> La question de l'usage des poisons dans l'empire byzantin est le sujet d'une monographie en grec : LASKARATOS J., *Calices tranquillisateurs de vie [Kylikes Zois Kateunastria]*, en grec moderne, Athènes, 1994, 335 p. Elle fait l'inventaire des décès par empoisonnement des empereurs ou dans l'entourage proche des empereurs. Sur la typologie des poisons, TOUWAIDE A., « Les poisons dans le monde antique et byzantin : introduction à une analyse systémique », *Revue d'histoire de la pharmacie* vol. 79/290 (1991), p. 265-281.

historiographique. Ensuite, ces empoisonnements, qu'ils existent ou non, doivent être analysés comme un élément de la définition du pouvoir et de la pratique du pouvoir par les auteurs byzantins<sup>5</sup>. En effet, le poison n'appartient pas à l'attirail classique des gouvernants de l'empire, il faut donc comprendre quelles sont les impératrices qui l'utilisent et pourquoi. L'impératrice empoisonneuse n'obéit pas aux descriptions classiques de la femme byzantine dont les rôles sont hérités des traditions romaines et chrétiennes. Sur ce point, tous les auteurs byzantins sont d'accord et ajoutent à la fille, l'épouse, la mère, la veuve, la figure chrétienne de la vierge. Seulement, le développement de l'appareil palatial à Constantinople, la place de plus en plus grande occupée par le monde du palais permettent un rôle politique plus important de l'impératrice. Elle peut désormais exercer une autorité légitime et un pouvoir direct ou indirect en agissant en tant qu'épouse de l'empereur ou en tant que mère de l'héritier du pouvoir<sup>6</sup>.

Un rapide survol de la période macédonienne fournit deux impératrices « coupables idéales » d'empoisonnement : Théophanô, déjà citée, et sa petite fille, Zoé la Porphyrogénète. Comme on ne prête qu'aux riches, Théophanô possède un tableau de chasse assez complet avec son beau-père Constantin VII Porphyrogénète, son premier mari Romain II et quelques [169] personnages secondaires comme le fils de Romain Lécapène<sup>7</sup>. Zoé, quant à elle, n'aurait assassiné par le poison que son premier mari et raté son beau frère Jean l'Orphanotrophe<sup>8</sup>.

\*\*\*

Dans tout le concert des chroniqueurs opposés à Théophanô, une source fait exception : la chronique connue sous le nom de Théopane Continué. Certes, l'auteur mentionne rarement Théophanô mais au moment de son mariage il la pare des qualités morales et physiques habituelles des impératrices. Surtout, il fait naître dans la famille Kratéros, importante lignée de l'aristocratie byzantine, une *eugénè* parmi tant d'autres en somme<sup>9</sup>. Elle est ensuite citée au moment de la succession impériale lorsque le chroniqueur

<sup>5</sup> COLLARD F., « Du poison au Moyen Age », *Cahiers de Recherches Médiévales* 17 (2009), p. 1-5, le peu de sources empêche de répondre aux autres thématiques que l'auteur énumère : sur la pensée savante des poisons, sur les pratiques d'empoisonnement ainsi que sur les aspects judiciaires. En effet, dans le dernier cas, il ne vient à l'idée de personne de faire comparaître une impératrice devant un tribunal, si ce n'est celui de l'histoire...

<sup>6</sup> HERRIN J., *Women in Purple, Rulers of Medieval Byzantium*, Londres, 2001, p. 240-257. Nous avons volontairement exclu du panorama la tentative avortée de Zoé Karbonopsina sur Romain I<sup>er</sup> Lécapène, car elle n'est explicitement décrite comme un empoisonnement que par le continuateur de GEORGES LE MOINE, p. 889-890 ; Jean Skylitzès pourtant peu suspect de sympathie pour Zoé mentionnant une simple tentative d'assassinat, JEAN SKYLITZES, éd. THURN, p. 211<sup>32-34</sup>, trad. p. 178.

<sup>7</sup> Sur Théophanô, ODB III, p. 2061-2062, DIEHL Ch., *Figures byzantines*, vol. I, Paris, 1920, p. 217-243, GARLAND L., *Byzantine Empresses, Women and Power in Byzantium ad 527-1204*, Londres, 1999, p. 126-135. Il est vrai que l'assassinat de son deuxième époux, Nicéphore Phocas, est à peine plus glorieux, LIMOUSIN E., « L'empereur et ses assassins à Byzance (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », in L. BODIU, V. MEHL, M. SORIA-AUDEBERT, *Corps outragés, corps ravagés de l'Antiquité au Moyen-Age*, (Actes des colloques de Poitiers et Lorient 2009), Brepols, Turnhout, 2012, p. 489-501.

<sup>8</sup> Sur Zoé, ODB III, p. 2228, DIEHL Ch., *idem*, vol. I, Paris, 1920, p. 245-290, GARLAND L., *Byzantine Empresses, Women and Power in Byzantium ad 527-1204*, Londres, 1999, p. 136-153.

<sup>9</sup> THEOPHANE CONTINUE, p. 458<sup>8-16</sup> : « Il donna à son fils l'empereur Romain, une femme qui était issue d'ancêtres de bonne race, belle de corps, d'apparence convenable, d'âme bien ordonnée, nommée Anastasô, fille de Kratéros, qui fut, selon l'usage, nommée Théophanô par le Porphyrogénète ». Sur la famille Kratéros, CHEYNET J.-C., « Une famille méconnue les Kratéroi », *REB* 59 (2001), p. 225-238 fait le point sur les membres connus, particulièrement p. 229-230. Sur le poids du prénom Théophanô chez les Macédoniens, cf. PATLAGEAN E., « Les débuts d'une aristocratie byzantine et le témoignage de l'historiographie : Système des noms et liens de parenté », *The Byzantine Aristocracy from the IX<sup>th</sup> to the XIII<sup>th</sup> Century*, Oxford, 1984, p. 27-28. Reprint in *Figures du pouvoir à Byzance (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*,

indique que le pouvoir a été transmis à Romain II, en même temps qu'à sa mère Hélène et à son épouse Théophanô<sup>10</sup>. Surtout, elle est totalement absente, ainsi que Romain, de l'épisode qui décrit la mort de Constantin. En effet, la mort est décrite comme la résultante d'une imprudence du vieil empereur qui après avoir banqueté avec les moines de l'Olympe de Bithynie aurait pris froid sur le bateau du retour, flux de ventre qui lui sera fatal<sup>11</sup>. A bien chercher, dans le texte, on ne trouve aucune mention d'empoisonnement et Théophanô est même absente des événements politiques du règne de son mari, le chroniqueur faisant principalement agir l'empereur et son principal conseiller, Joseph Bringas qu'il pare de toutes les vertus politiques nécessaires<sup>12</sup>.

Léon le Diacre est la source principale pour l'histoire de Théophanô, il est également le principal inspirateur de Michel Psellos et Jean Skylitzès<sup>13</sup>. [170] Il est donc à l'origine des attaques contre Théophanô sur son ascendance et sur les accusations d'empoisonnement liant les deux dans un raccourci rapide. Selon lui, la mort de Romain II peut être le résultat « d'une excursion peu raisonnable », mais il ajoute que « la plupart des gens soupçonnent qu'il ait bu un poison venant des appartements des femmes »<sup>14</sup>. Il s'agit en fait d'un discours classique qui vise à déconsidérer Théophanô, non pas parce qu'elle empoisonnerait mais avant tout parce qu'elle est celle qui favorise Phokas, elle est l'adversaire de son champion. Elle doit donc être disqualifiée comme étant une mauvaise conseillère de son époux et tous ses actes sont à blâmer. Le seul élément positif qu'il lui reconnaît, c'est évidemment sa beauté car « bien qu'elle soit née d'une famille obscure, elle surpassait toutes les femmes de ce temps en beauté et en grâce »<sup>15</sup>.

Michel Psellos, pour une fois peu disert, reste très discret sur la carrière de Théophanô. Dans l'*Historia Syntomos*, il la décrit comme prisonnière de ses désirs et de ses émotions : « ne pouvant poser son regard sur un homme sans en devenir amoureuse », amour qui se transforme rapidement en haine après que l'empereur l'eut négligée<sup>16</sup>. Cependant, pour un homme particulièrement au fait de toutes les rumeurs de la cour impériale, il est remarquable qu'il ne se fasse l'écho d'aucune des accusations d'empoisonnement portées sur Théophanô par les sources antérieures. Nous savons qu'il a conçu une partie de son œuvre comme la suite de celle de Léon le Diacre, mais il fait le tri dans les informations qu'il récupère chez ce dernier, en particulier sur les empoisonnements supposés de Constantin VII Porphyrogénète et Romain II<sup>17</sup>.

---

Spolète, 2000 qui rappelle la position officielle du THEOPHANE CONTINUE, p. 458<sup>12-13</sup> « en tant que manifestée et choisie divinement » et place se prénom au même rang que celui d'Irène.

<sup>10</sup> THEOPHANE CONTINUE, p. 469<sup>8-13</sup>.

<sup>11</sup> THEOPHANE CONTINUE, p. 465<sup>18</sup>-466<sup>2</sup>.

<sup>12</sup> THEOPHANE CONTINUE, p. 466<sup>11-18</sup>; Cette version « officielle » est ensuite reprise par les chroniqueurs plus tardifs comme Joël ou Skoutariotès, sur l'ensemble des sources, voir LASKARATOS J., *Calices tranquillisateurs de vie*, Athènes, 1994, p. 105-110.

<sup>13</sup> Sur Léon le Diacre, il faut désormais lire la longue introduction de la traduction anglaise de son ouvrage, TALBOT A. M., *The « History » of Leo the Deacon*, p. 9-19 et 28-36.

<sup>14</sup> LEON LE DIACRE, p. 31, trad. p. 83, cf. SCHLUMBERGER G., *Un empereur au X<sup>e</sup> siècle Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 252-254.

<sup>15</sup> LEON LE DIACRE, p. 31, trad. p. 83.

<sup>16</sup> MICHEL PSELLOS, *Historia Syntomos*, § 104, p. 98<sup>65-66</sup>.

<sup>17</sup> Il présente cependant une impératrice qui ne déparerait pas dans la galerie des femmes décrites dans la *Chronographie*, toutes plus incapables les unes que les autres de gouverner efficacement l'empire, voir, par exemple, pour Eudocie Makrembolitissa, LIMOUSIN E., « L'échec des empereurs dans la *Chronographie* de Michel Psellos », in F. BOCK, G. BUHRER-THIERRY, S. ALEXANDRE, *L'échec en politique, objet d'histoire*, Paris, 2008, p. 250, ou Zoé, LIMOUSIN E., « Les émotions de l'empereur byzantin », in P. NAGY, D. BOQUET, *Politique des émotions au Moyen Age*, 2009, Edizioni del Galluzzo, Florence, p. 38-39 et 46-48.

Jean Skylitzès appartient avec Léon le Diacre au groupe des adversaires farouches de Théophanô. Dès la relation du mariage entre Romain et la jeune fille, il insiste sur son origine modeste : « Romain fut marié par l'empereur son père à une autre femme, qui n'était pas d'une noble famille. C'était la fille de gens du vulgaire exerçant le métier de cabaretiers. Elle s'appelait Anastasô, mais l'empereur changea son nom pour celui de Théophanô »<sup>18</sup>. Accusation étonnante mais qui est la première pierre de la construction de la légende noire de Théophanô. En effet, comme conséquence de cette [171] condition vulgaire, il lui attribue des mœurs détestables : femme adultère, colérique et évidemment auxiliaire de son premier mari lors de l'empoisonnement de Constantin VII Porphyrogénète<sup>19</sup>. C'est elle qui assiste Romain dans sa tentative ratée d'assassinat, une fille d'auberge ne pouvant que s'y connaître en poisons divers. La maladroite de l'exécutant, l'*épi tēs trapézēs* Nicétas, lui fit renverser le verre et diminuer la dose de poison destinée au vieil empereur<sup>20</sup>. Il est remarquable que le paragraphe soit l'objet d'une illustration dans le plus célèbre manuscrit contenant l'œuvre de Jean Skylitzès et que l'image fasse de Théophanô la principale actrice alors que le texte n'en fait que l'auxiliaire du jeune Romain II. Encore une fois, l'empereur est innocenté par le discours et la femme est la seule coupable<sup>21</sup>.



Un empereur succombe aux poisons sans qu'une impératrice soit accusée, il s'agit de Jean I<sup>er</sup> Tzimiskès. Selon le long compte-rendu de sa mort par Léon le Diacre, au retour de Syrie, il aurait accepté sans se méfier une boisson offerte par un eunuque, Jean Skylitzès nommant le coupable en la personne de Basile le Parakoimôménos. On se permettra de remarquer là encore que le poison est une arme utilisée par les eunuques qui rejoignent ainsi les femmes dans le groupe des empoisonneurs<sup>22</sup>. Les [172] impératrices ne sortent pas

<sup>18</sup> JEAN SKYLITZES, éd. THURN, p. 240<sup>81-86</sup>, trad. p. 203. C'est cette version que retient KAZHDAN A. P. dans sa notice de l'*ODB* III, p. 2064. Il mentionne une chanson satirique sur Théophanô, MORGAN G., « A Byzantine Satirical Song », *BZ* 47 (1954), p. 292-297.

<sup>19</sup> Sur l'adultère et l'attraction que Théophanô exerce sur les hommes, JEAN SKYLITZES, éd. THURN, p. 279<sup>91-92</sup>, trad. p. 235 et p. 261<sup>91</sup>, trad. p. 220 ; sur la colère de Théophanô au moment de son exil en 969, JEAN SKYLITZES, éd. THURN, p. 285<sup>36-41</sup>, trad. p. 240.

<sup>20</sup> JEAN SKYLITZES, éd. THURN, p. 246<sup>53-65</sup>, trad. p. 207-208.

<sup>21</sup> L'illustration et celle de la page 173 sont tirées du manuscrit du Codex Vitr. 26-2 de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Pour une étude approfondie des illustrations, voir TSAMAKDA V., *The Illustrated Chronicle of Ioannes Skylitzes in Madrid*, Leyde, 2002, p. 178 pour le commentaire.

<sup>22</sup> LEON LE DIACRE, p. 177<sup>4-23</sup>, trad. p. 219-220 ; JEAN SKYLITZES, éd. THURN, p. 312<sup>15-25</sup>, trad. p. 260-261 ; sur l'ensemble des sources, voir LASKARATOS J., *Calices tranquillisateurs de vie*, Athènes, 1994, p. 119-137 qui identifie le poison comme étant de la cigüe.

indemnes de cet épisode car le chroniqueur syriaque du XIII<sup>e</sup> siècle, Bar-Hebraeus fait de la sœur de Théophanô la coupable du meurtre<sup>23</sup>.

Zoé la Porphyrogénète est la seconde impératrice traditionnellement soupçonnée de se laisser aller aux délices des poisons. Il est vrai que la mort de son premier époux Romain III est suspecte car il aurait été noyé dans son bain après avoir subi un lent empoisonnement. Pour décrire cette mort impériale, Michel Psellos fait preuve, pour une fois de circonlocutions : « Si le couple amoureux lui-même et leurs complices n'ont pas commis en son endroit quelque acte illicite, je ne saurais le dire car je ne sais guère porter d'accusation sur des faits dont je n'ai pas pris connaissance pleine et entière. Mais d'après l'opinion courante, ceci est posé comme un fait sur lequel tout le monde est d'accord, qu'après avoir ensorcelé l'empereur par des drogues, ils lui versèrent ensuite de l'ellébore. Je ne discute pas pour l'instant sur ce point ; mais il appert que ces gens furent la cause de sa mort »<sup>24</sup>. Il lui est difficile, cependant, de taire les accusations d'empoisonnement allant jusqu'à citer l'agent toxique : l'ellébore<sup>25</sup>, mais pour lui, c'est avant tout la maladie, qu'il décrit longuement qui est la cause de l'affaiblissement de l'empereur<sup>26</sup>. Michel Psellos utilise d'ailleurs la même technique dans son récit, au moment de la description de la mort par noyade de Romain III, décrivant à loisir la façon dont « on dit » qu'il a été tué. Il mentionne l'opinion courante (τοῖς δὲ ἄλλοις κοινὸν τοῦτο τέθεται ὁμολόγησα)<sup>27</sup>, tout en refusant d'admettre que cela soit la seule version parce qu'il n'en est pas sûr (οὐχ ἔχω εἰπεῖν ἀκριβῶς)<sup>28</sup>.

Jean Skylitzès est lui plus direct, comme souvent lorsqu'il relate les événements de la période paphlagonienne. L'accusation d'empoisonnement de Romain III Argyros est bien plus nette, il décrit l'action des poisons : « Et donc Romain, ainsi que je l'ai dit, détruit par des poisons – non des poisons rapides, mais de ceux qui tuent tout à loisir et lentement –, traînait une vie de misère et de souffrance, cloué au lit qu'il était et appelant la mort de tout cœur »<sup>29</sup>. [173] Comme la mort ne vient pas assez vite, les hommes de Michel le noient dans le bain du Grand Palais<sup>30</sup>. Pour Jean Skylitzès, Zoé est une récidiviste puisqu'elle tente sans succès de se débarrasser par la suite de Jean l'Orphanotrophe, frère de son mari. Cependant, le poison n'est pas administré à cause de la découverte du complot. On retrouve encore à cette occasion, le fait que les empoisonneurs profitent de la confusion permanente entre empoisonnement et potion purgative<sup>31</sup>. Ici encore, l'illustrateur du manuscrit représente la scène de la même manière que pour l'empoisonnement supposé de Romain II<sup>32</sup>.

<sup>23</sup> Bar HEBRAEUS, *Chronography*, tr. WALLIS BUDGE E. A., p. 175. Il faut noter que Schlumberger attribue l'empoisonnement à un « frère » de Théophanô. Il mentionne toutefois qu'Ibn al-Athir fait de Théophanô la coupable par l'entremise d'un pain de communion apporté par un moine, SCHLUMBERGER G., *L'épopée byzantine*, Paris, 1896, p. 315, n. 1.

<sup>24</sup> MICHEL PSELLOS, *Chronographie*, I, 3-XXVI, p. 50-51<sup>9</sup>.

<sup>25</sup> Sur la production médicale de Michel Psellos, on doit constater deux difficultés, certains écrits restent inédits, d'autres ont des attributions incertaines, MOORE P., *Iter Psellianum*, Toronto, 2005, p. 419-444 qui repère les œuvres médicales.

<sup>26</sup> JOUANNO C., « Le corps du prince dans la *Chronographie* de Michel Psellos », *Kentron* 19 (2003), pp. 205-221.

<sup>27</sup> MICHEL PSELLOS, *Chronographie*, I, 3-XXVI, p. 51<sup>5-6</sup>.

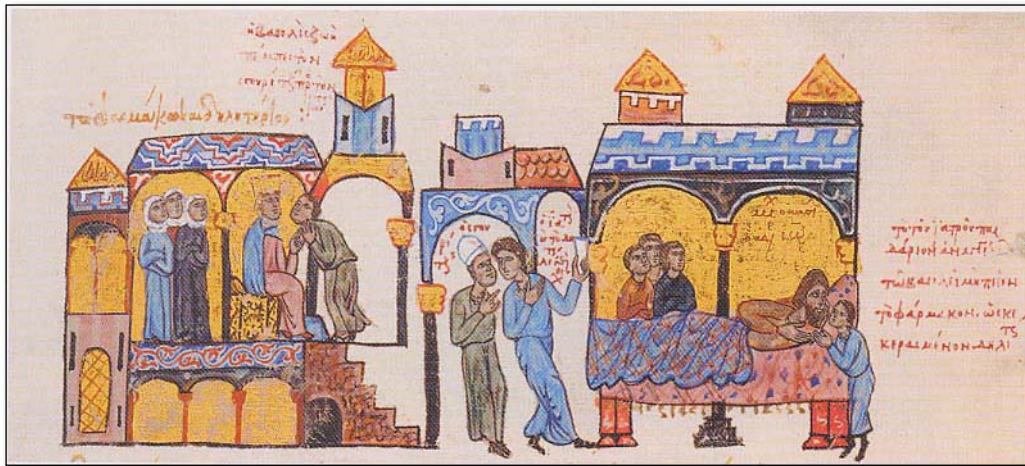
<sup>28</sup> MICHEL PSELLOS, *Chronographie*, I, 3-XXVI, p. 51<sup>24-25</sup>, faisant écho à ἐγὼ μὲν οὐκ ἄν εἴποιμι, MICHEL PSELLOS, *Chronographie*, I, 3-XXVI, p. 50<sup>4</sup>.

<sup>29</sup> JEAN SKYLITZES, éd. THURN, p. 390<sup>87-89</sup>, trad. p. 323.

<sup>30</sup> Seul Yahya d'Antioche le fait mourir seulement de maladie (III, p. 536).

<sup>31</sup> JEAN SKYLITZES, éd. THURN, p. 403<sup>12-21</sup>, trad. p. 333. Même dans le vocabulaire utilisé par l'auteur, la nuance est faible : καθαροῦ φαρμάκου contre τῷ φαρμάκῳ καὶ δηλητήριον, c'est le terme δηλητήριον qui transforme φαρμάκου en poison. Il faut remarquer que Zoé est la cause indirecte d'un empoisonnement « indirect », celui de Constantin Artoklinès qui est empoisonné par sa femme pour qu'il ne puisse pas épouser Zoé en 1042 (JEAN SKYLITZES, éd. THURN, p. 423<sup>31-33</sup>, trad. p. 351). Il faut





Jean Zônaras reprend les accusations de Jean Skylitzès, décrivant à son tour les symptômes qui attaquent Romain III Argyros, souffle court : perte de la vue et perte de cheveux. Il voit dans cette chute de cheveux la marque de l'œuvre du poison. Cependant, il se permet quelques libertés avec l'ordonnancement des faits présentés par Jean Skylitzès, déplaçant notamment la tentative d'empoisonnement sur Jean l'Orphanotrophe en mai 1040 au lieu de la période 1037-1038. S'il modifie l'ordre des événements, c'est pour pouvoir regrouper au même endroit tous les faits qui lui permettent de montrer l'incapacité des femmes à comprendre les problèmes de l'Etat. Après le discours de sa sœur, [174] « L'Orphanotrophe éclata de rire, se défendant de son attaque en disant que c'était la preuve que les femmes ne sont pas instruites des dépenses qu'il faut pour l'Etat. Il faut aussi raconter ce qui est dit à propos de ce que complotait l'impératrice Zoé. En effet, il prenait des purgatifs contre la maladie, elle avait corrompu par des dons et des promesses le médecin pour qu'il lui administre à la place les poisons qu'elle lui donnerait. Ayant appris la machination, il évita le danger »<sup>33</sup>. Zônaras arrange la chronologie des faits pour montrer une fois de plus le manque de capacités des femmes à gouverner et même à comprendre les problèmes du gouvernement. La sœur de Jean ne comprend pas la réalité du pouvoir exercé par ses deux frères. Quant à Zoé, toujours dans le même épisode, elle est même incapable de réussir sa tentative d'empoisonnement.

\*\*\*

Quel bilan tirer de ce panorama des sources byzantines ? Il faut d'abord constater la rareté des empoisonnements réels ou supposés. Ensuite, les empoisonnements restent très hypothétiques. Ils sont souvent associés à des mauvais traitements médicaux. Ainsi, dans tous les cas cités, les morts par empoisonnement sont également explicables par des causes médicales en particulier l'emploi des purgatifs. Constantin VII Porphyrogénète est mort d'un flux de ventre selon le Continuateur de Théophane qui le décrit comme « épuisé à l'intérieur et consumé par une maladie digestive et la fièvre » ; Jean l'Orphanotrophe est coutumier de

noter que Michel Psellos le fait mourir d'une maladie subite (MICHEL PSELLOS, *Chronographie*, I, 6-XIII, p. 123-124).

<sup>32</sup> TSAMAKDA V., *The Illustrated Chronicle of Ioannes Skylitzes* in Madrid, Leyde, 2002, p. 237.

<sup>33</sup> JEAN ZONARAS, *Epitome historiarum*, III, éd. T. Büttner-Wobst, p. 595<sup>5-12</sup>. Il utilise en fait le texte de Skylitzès, qu'il recompose en accolant les deux épisodes et en utilisant le même vocabulaire décrit à la note précédente. Sur l'œuvre de Zonaras, ODB III, p. 2229.

l'absorption de ces purgatifs<sup>34</sup>. Enfin, qu'elle soit l'actrice principale ou seulement une auxiliaire, le poison reste une arme de femme et la tradition byzantine est ici la digne héritière de la Rome antique et chrétienne qui met le poison entre les mains des femmes de Quintilien mais également d'Eve et par conséquent les femmes sont toujours présentes dans ces cas d'assassinat ou de tentatives d'assassinat<sup>35</sup>. Cependant, la plupart du temps, elles ont besoin d'une aide technique de celui qui administre le poison que ce soit un médecin dans la tentative ratée contre Jean l'Orphanotrope ou un membre du *koitôn* contre Constantin VII Porphyrogénète.

\*\*\*

Ainsi donc, les empoisonnements réels ou supposés, pratiqués par les impératrices quittent la chronique politique pour devenir des études de cas historiographiques. On peut revenir brièvement sur l'explication de la fabrication du discours historique à Constantinople : les trois auteurs principaux, Léon le Diacre, Michel Psellos, Jean Skylitzès, utilisent tous les trois des sources [175] favorables aux Sklèroi qu'il s'agisse de la famille proche de Jean I<sup>er</sup> Tzimiskès à l'époque de Léon ou de celle de la Sébastè, maîtresse officielle de Constantin IX Monomaque à l'époque de Zoé. Il est donc cohérent que les auteurs rejettent les fautes sur les impératrices concurrentes de leurs héros ou héroïnes pour les déconsidérer<sup>36</sup>. Dans le cas de Zoé, le texte de Jean Skylitzès est également à charge contre Michel IV et Jean l'Orphanotrope : il multiplie dans son œuvre les *théosemeia* qui annoncent la perte de légitimité<sup>37</sup>. A ces signes de la Providence divine, s'ajoute la culpabilité des deux frères qui pratiquent, avec Zoé, l'assassinat politique. Dans cette situation, Michel Psellos est plus habile que son élève car il répugne à accuser ouvertement Zoé de ces empoisonnements et les passages de la *Chronographie* reprennent efficacement les normes littéraires pour ce qui est des crimes de poison<sup>38</sup>. Dans le texte de Psellos, le crime de poison est transformé en crime de plume : il est d'abord rapporté, ne pouvant être prouvé de manière certaine. Zoé n'est peut-être que soupçonnée d'empoisonner, seulement le fait de mentionner les rumeurs et les on-dit qui sont venus à ses oreilles vaut validation de la rumeur et fait de Zoé une parfaite coupable que les faibles soutiens de Michel Psellos enfonce plus qu'ils ne la disculpent<sup>39</sup>.

Les auteurs byzantins participent donc, eux aussi, à la mise en place du *topos* politique misogyne : le poison fait partie des charmes à la disposition des femmes, il est également une marque de leur faiblesse politique et de leur inefficacité politique. Néanmoins, les auteurs admettent que Théophanô a comme objectif principal la préservation des droits de ses enfants

<sup>34</sup> THEOPHANE CONTINUE, p. 465<sup>22</sup>-466<sup>1-2</sup> ; ἐνδὸν δὲ κατεδαπανᾶτο καὶ κατηνάλατο ὑπὸ τε τοῦ κοιλιακοῦ καὶ τοῦ πυρετοῦ ; Pour Jean l'Orphanotrope, voir n. 27. Sur le vocabulaire médical, une première approche dans CONGOURDEAU M.-H., « Les abortifs dans les sources byzantines », in F. COLLARD et E. SAMAMA éd., *Le corps à l'épreuve, Poisons, remèdes et chirurgie : aspects des pratiques médicales dans l'Antiquité et le Moyen Age*, Reims, 2002, p. 57-70.

<sup>35</sup> COLLARD F., *Le crime de poison au Moyen Age*, Paris, 2003, p. 111-117.

<sup>36</sup> HOLMES C., *Basil II And the governance of Empire, 976-1025*, Oxford, 2004, p. 152-162 et 255-268.

<sup>37</sup> LIMOUSIN E., « Jean Skylitzès, les empereurs et les séismes », in R. FAVIER, A.-M. GRANET-ABISSET, *Récits et représentations des catastrophes depuis l'Antiquité*, Grenoble, 2005, pp. 184-187. Sur les *théoséméia*, voir CHEYNET J.-C., *Pouvoirs et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, 1990, p. 184-187. (« Byzantina Sorbonnensis », 9)

<sup>38</sup> Les empoisonnements supposés de Théophanô ne l'intéressent pas à la différence de l'assassinat de Nicéphore Phokas, cf, LIMOUSIN E., « L'empereur et ses assassins à Byzance (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », in L. BODIU, V. MEHL, M. SORIA-AUDEBERT, *Corps outragés, corps ravagés de l'Antiquité au Moyen-Age*, (Actes des colloques de Poitiers et Lorient 2009), Brepols, Turnhout, 2012, p., 496-498

<sup>39</sup> COLLARD F., *Le crime de poison au Moyen Age*, Paris, 2003, p. 127-134, avec les mentions latines : *fama de venero, ut dicitur*.



alors que Zoé tente de maintenir les droits de la famille macédonienne. De plus, le poison est, du fait de son fonctionnement secret, systématiquement associé à la pratique du complot ou de la conspiration et c'est l'empoisonneuse qui en fait les frais. Dans tous les cas, le poison est une arme aux effets dévastateurs non seulement pour les victimes mais aussi pour l'empoisonneuse. En effet, les chroniqueurs utilisent dans leurs écrits le poison pour disqualifier l'impératrice dans son exercice du pouvoir.

\*\*\*

Dernier élément à apprécier, la réputation d'empoisonneuses des impératrices byzantines a traversé les siècles et cela mérite ici des éclaircissements. En effet, la surprise vient justement qu'elles n'empoisonnent finalement que très rarement par rapport à leurs voisins. Nous assistons donc, sur cette question [176] à la création d'une chimère historiographique qui fait de Zoé et Théophanô de plus grandes empoisonneuses dans les ouvrages des byzantinistes du XIX<sup>e</sup> siècle que dans les sources byzantines des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Elles seraient, en quelque sorte, les dignes héritières de la tradition occidentale qui fait de l'Orient le monde des poisons<sup>40</sup>. Cette tradition littéraire se retrouve chez Ernest Renan qui décrit un « monde d'empoisonneuses, d'assassins, de frénétiques et de fous ». De même, Victorien Sardou, dans sa pièce insiste sur le goût de Théodora pour les philtres. Olivier Delouis décrit la synthèse byzantine concoctée par les intellectuels occidentaux des années 1890-1930 qui réussit l'alliance entre un christianisme exotique et l'étrangeté orientale. Tout cela fournit aux historiens du XIX<sup>e</sup> siècle, le cadre pour construire une impératrice dont les portraits demandent à être comparés à ceux des sources byzantines. Ainsi, G. Schlumberger sur Théophanô met en cause la description du Continuateur de Théophane qu'il qualifie de « menteuse étiquette officielle où les apparences doivent être admirablement conservées ». Poursuivant sur sa lancée, le polygraphe mondain fait du Continuateur un fabricant de faux officiels et pour lui, seules les révélations de Léon le Diacre permettent de révéler le vrai visage de Théophanô<sup>41</sup>. Tout à la description extraordinairement vivante de la cour de Constantin VII Porphyrogénète, Schlumberger prend également quelques libertés avec le récit de Léon le Diacre, transformant les rumeurs rapportées par le chroniqueur en « formelles accusations » et en multipliant les accusations d'empoisonnement du vieil empereur par Romain II et son épouse<sup>42</sup>. Plus loin dans son récit, ne prêtant qu'aux riches, il fait dans l'enquête à rebours, en affirmant que puisqu'elle a assassiné son second mari pour épouser le troisième, pourquoi n'aurait-elle pas commencé par empoisonner le premier ?<sup>43</sup> A partir de ce

---

<sup>40</sup> COLLARD F., *Le crime de poison au Moyen Age*, Paris, 2003, p. 50-51 et 117-118 qui mentionne à côté de la réputation d'empoisonneurs des Orientaux, les Normands de Sicile qui pratiqueraient beaucoup l'empoisonnement avec la figure d'Adelaïde del Vasto. Cette réputation explique en partie les craintes exprimées par Liutprand de Crémone devant le vin grec, LIUTPRAND DE CREMONE, *Antapodosis*, trad. J. SCHNAPP, Anacharsis, 2005, p. 57.

<sup>41</sup> SCHLUMBERGER G., *Un empereur au X<sup>e</sup> siècle Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 6, sur le mariage de Théophanô et Romain. Sur la personne de Gustave Schlumberger, on consultera la notice rédigée par Mireille Pastoureau dans le *Dictionnaire Critique des Historiens de l'Art*, sur le site de l'Institut National d'Histoire de l'art : <http://www.inha.fr/spip.php?article2538>, (consulté la dernière fois le 6 février 2013). Sur la position de Schlumberger sur la scène historiographique française, voir dans l'ouvrage dirigé par AUZÉPY M.-F., *Byzance en Europe*, Paris, les deux contributions d'Olivier DELOUIS, « Byzance sur la scène littéraire française (1870-1920) », in M.-F. AUZÉPY, *Byzance en Europe*, Paris, PUV, 2003, p. 101-151 et celle de Sylvia RONCHEY, « La « femme fatale », source d'une byzantinologie austère », in M.-F. AUZÉPY, *Byzance en Europe*, Paris, PUV, 2003, p. 153-191.

<sup>42</sup> SCHLUMBERGER G., *Un empereur au X<sup>e</sup> siècle Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 3-4.

<sup>43</sup> SCHLUMBERGER G., *Un empereur au X<sup>e</sup> siècle Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 254. A noter que comme les auteurs byzantins qu'il cite, l'auteur succombe aux charmes de la beauté de Théophanô qu'il mentionne sans cesse par exemple SCHLUMBERGER G., *Un empereur au X<sup>e</sup> siècle Nicéphore*

moment, le destin historiographique de l'impératrice semble scellé : elle est [177] l'incarnation de ce qu'Olivier Delouis décrit, une impératrice plus fantasmée que réelle s'appuyant sur les poncifs que la France de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle attribuent en bloc à l'empire byzantin<sup>44</sup>.

La production historique d'un Auguste Bailly (1878-1967) dont le livre sur Byzance fait partie des succès des éditions Fayard s'inspire fortement de la Théophanô de Schlumberger même s'il insiste sur les incohérences de ces explications<sup>45</sup>. Seul Charles Diehl, sans le nommer, remet en cause la description de Schlumberger : « Le plus moderne historien de Théophanô déclare au contraire [du Continuateur de Théophane], et avec insistance, qu'elle était *profondément vicieuse, profondément corrompue* et que cette séduisante enchanteresse, *cette sirène couronnée*, était une créature tout à fait *impudique et lascive*. Ce sont là de bien gros mots et de bien désobligeantes épithètes, si l'on considère surtout le peu que nous savons d'elle »<sup>46</sup>. Plus précisément, il estime que si les contemporains l'accusent, c'est qu'ils l'en croient capable, seulement, lui aussi cherche l'intérêt qu'aurait pu avoir Théophanô au meurtre de Romain II et n'en trouve aucun. Il nous faut donc, pour tenter de faire l'histoire de Théophanô et de sa petite-fille, se prévaloir du conseil du prudent byzantiniste et se garder de vouloir introduire trop d'éléments romanesques<sup>47</sup> même si lui-même ne peut s'empêcher de conclure sur la mort discrète de Théophanô : « Elle mourut obscurément au palais, on ne sait même pas à quelle date et ainsi jusqu'à la fin, la destinée de cette ambitieuse, séduisante et perverse princesse garde quelque chose d'énigmatique et de mystérieux »<sup>48</sup>.

---

*Phocas*, Paris, 1890, p. 6 : « Léon Diacre, un contemporain la nomme la plus belle, la plus séduisante, la plus raffinée de toutes les femmes de son temps », adaptant LEON LE DIACRE, p. 31 ou encore p. 111 (« dans tout l'éclat de sa jeune beauté »), p. 257 (« jeune et superbe créature pleine de sève ») ; p. 384 (« la créature superbe et câline ») ; p. 385 (« la triomphante beauté de cette créature charmante »).

<sup>44</sup> DELOUIS O., « Byzance sur la scène littéraire française (1870-1920) », in M.-F. AUZEPY, *Byzance en Europe*, Paris, PUV, 2003, p. 134-136 : « Le byzantinisme parisien est une anarchie résultant d'une multiplication des savoirs et des expériences que l'esprit est devenu incapable de hiérarchiser. [...] Le byzantinisme est une déviation, une déconstruction du monde dont la rectitude a été troublée, une pulvérisation dont les conséquences sont ensuite l'amalgame, la collection et le fragment. [...] Le byzantinisme fin de siècle est un peu de cela : une divagation essentiellement parisienne qu'habille une érudition byzantine neuve – savoir que l'on hésite pourtant pas, à l'occasion et poussé d'enthousiasme, à devancer.

<sup>45</sup> BAILLY A., *Byzance*, Paris, 6<sup>e</sup> éd., 1939, p. 237 : « Quant à Théophanô, dont les origines sont inconnues, tous les contemporains s'accordent à affirmer que c'était une merveilleuse créature, la femme la plus éblouissante de Byzance à cette époque. La rumeur courut qu'il [Romain] avait été empoisonné par l'impératrice. Ce n'est là, sans doute, qu'une fable, accréditée par l'ambition trop visible de la jeune *basilissa* ». Il insiste sur le fait qu'elle n'a rien à gagner à la mort de celui qui lui assure une légitimité sur le trône.

<sup>46</sup> Sur Charles Diehl, on peut consulter sa notice dans le Dictionnaire Critique des Historiens de l'Art, <http://www.inha.fr/spip.php?article2285> (consulté la dernière fois le 6 février 2013). DIEHL Ch., *Figures byzantines*, 1<sup>ère</sup> série, Paris, 1906, p. 221.

<sup>47</sup> DIEHL Ch., *Figures byzantines*, 1<sup>ère</sup> série, Paris, 1906, p. 228.

<sup>48</sup> DIEHL Ch., *Figures byzantines*, 1<sup>ère</sup> série, Paris, 1906, p. 243 ; sur Zoé, on nous permettra de renvoyer le lecteur à une série d'articles à paraître : LIMOUSIN E., « Obtenir l'autorité du prince à Byzance au XI<sup>e</sup> siècle », in J. QUAGHEBEUR, J.-M. PICARD, H. OUDARD, *Le prince et son peuple*, Actes du Colloque de Lorient (septembre 2007), Rennes, PUR, 2013 ; LIMOUSIN E., « Psellos, les impératrices et les monastères », in M. SAVAGE, *Female Founders Fondation, Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte* 60/61, 2013, p. 161-173 (Actes du Colloque de Vienne, septembre 2008) et enfin LIMOUSIN E., « Zoé : derrière l'image et les mariages : une politique », in E. MALAMUT, *Impératrices, princesses, aristocrates et saintes souveraines en Orient chrétien et musulman au Moyen Âge et au début des temps modernes*, Actes de la journée d'études d'Aix-en-Provence, (mars 2010).

Eric Limousin  
*Université de Bretagne-Sud*  
*Centre d'histoire et de civilisation byzantine*  
*UMR 8167 Orient et Méditerranée*